

Extrait du livre

LA TRESSE

André Sarcq

Cet ouvrage a été publié par
Les Impressions Nouvelles

Pour plus d'informations :
www.lesimpressionsnouvelles.com
info@lesimpressionsnouvelles.com

André Sarcq

LA TRESSE

LES IMPRESSIONS NOUVELLES

LES IMPRESSIONS NOUVELLES
Collection Théâtre

La collection théâtre est publiée avec le soutien de la SACD.

Ce volume a bénéficié de l'aide de Beaumarchais



Cet ouvrage bénéficie du partenariat de AÉDD-Théâtre
(Association d'Écrivains pour la Diffusion
et la Distribution du Livre de Théâtre)

La représentation des pièces de théâtre est soumise
à l'autorisation de l'auteur ou de ses ayants droits.
Avant le début des répétitions, une demande d'autorisation
devra être déposée auprès de la SACD.

Couverture: dessin de Denis Deprez
Mise en pages: Martine Gillet

© Les Impressions Nouvelles – 2007.
www.lesimpressionsnouvelles.com
info@lesimpressionsnouvelles.com

À Denys Laboutière,
à Colette Martin

Il imaginait la douleur du monde comme une sorte d'informe créature parasite cherchant la chaleur des âmes humaines pour y couvrir et il croyait savoir ce qui vous exposait à ses visites. Ce qu'il avait ignoré c'était que cette créature-là était dénuée de raison et n'avait donc aucun moyen de connaître les limites de ces âmes et ce qui l'effrayait c'était qu'il n'y eût peut-être pas de limites.

Cormac McCarthy
De si jolis chevaux

Je demande à la terre de rester tranquille afin que je repose sans angoisse, sans que mon corps figure un poing ramassé dans la plaie béante du coucher du soleil.

Yambo Ouologuem
Le Devoir de violence

Sept comédiens pour treize personnages,
dont quatre principaux :

Henriette jeune,
Henriette vieille,
Malik,
Ayub.

Les neuf autres rôles sont tenus par trois comédiens
qui évoluent d'un espace à l'autre :

la comédienne qui tient
les rôles des **Mères**, et de la **Tante**,
le comédien qui tient
les rôles du **Mari**, du **Délateur**, et du **Client**,
le comédien qui tient
les rôles de l'**Evêque**, du **Transparent**, et de **Daniel**.

Trois espaces sur la scène :
l'espace d'Henriette, l'espace de Malik, l'espace d'Ayub.
Quand un espace s'anime, le noir est fait sur les autres.

Les phrases sans ponctuation finale indiquent une interruption
du personnage, de son fait ou par le locuteur suivant.

1

HENRIETTE, *vieille*. – Diront ce qu'ils voudront. L'avait bien mérité. Après toutes ces années ; toute une vie... Toute une vie ! Diront qu'elle a viré folle comme-ça-d'un-coup. Qu'on n'y comprend rien. Que c'est-y pas misère, c'qui passe par la tête des gens. Qu'à cet âge-là, quand même. Diront que ça vous glace le sang, rien que d'y penser. Mais qu'après tout, une existence pareille. Toutes ces grossesses, toutes ces couches, une vie de chaudron plein à ras bord, sitôt vidé sitôt rempli, ça vous fait peut-être des dérangements dans la tête – de la fatigue, ça sûr, ah oui ! bien de la fatigue – mais peut-être aussi, à force, comme une graisse de rancœur, puis même, allez savoir, de mauveté.

Diront ça et des tas de choses. Les contre, les scandalisés, les qu'en reviennent pas, et puis ceux qui cherchent à comprendre, les moitié moitié, un peu d'excuse, un peu de pitié, un peu d'écœurement aussi, bien sûr, faut bien penser aux voisins, à la famille, aux enfants. Diront des saletés, y'en a, des saletés qui exultent, des saletés qui déchirent, qui ruinent, puis d'autres, des bouts de pardon, des débuts de charité, ou de prudence, comme quoi faudrait se mettre à ma place, un peu, quand même.

Diront tout avec son contraire, entre les dents, le nez sur la nappe ou sur le bouton du paletot, avec des regards comme une anguille dans une rigole à moitié sèche, puis se tairont d'un bloc, les hommes se toucheront la main, les femmes se lècheront en coup de vent, et repartiront, tous, dans leurs voitures que moi j'ai jamais su conduire, repartiront en se disant : quand même, elle l'aura pas loupé son ver-rat, la vieille sague !

2

MALIK. – Ils disent ce qu'ils veulent. Rien à foutre. Ceux de la cité. Ceux du bled. Ceux de la mosquée. Ceux de cette tôle de merde. Un blanc me suce, 50 euros. Je suce un blanc, 100. Un blanc m'encule, c'est 150. Cash, dès l'entrée de la cabine. Un arabe ? Même tarif. Mais c'est plus rare. Plus radins. Marchandent tout le temps. Moins

de thune aussi, c'est vrai. Mais quand même, toujours un moment où ils me font chier avec leur foutue religion. Toujours le nom d'Allah au moment où ils retirent la capote, le pantalon sur les chevilles. Me disent, eux, les arabes, que je suis jeune, que je suis beau, qu'on peut comprendre, faut bien bouffer. Mais quand même, musulman, hein! Un jour faudra se ranger, prendre une femme, faire des gosses. Arabe quoi, pas blanc. Et puis c'est quoi, un vieux pédé? Ça a pas d'allure. Et surtout fais gaffe aux maladies. Ces pédés blancs, c'est rien que des culs affamés tout le temps. Passent leur vie à se faire mettre. Des chiennes, comme leurs femmes. Hommes et femmes, oui, tous des chiennes. Alors gaffe au sida, hein, puis aux autres saloperies. Faut que tu t'en sortes, tu mérites bien, Inch' Allah!

Font chier.

Dans les cabines ça sent la pisse, le dégueulis d'ivrogne, le foutre froid, les murs sont couverts de giclures. Y'en a la télé est en panne, d'autres l'image saute sans arrêt. On voit à peine les bites, les chattes, les mamelles, les ustensiles. Y'en a le son cartonne un max, d'autres c'est sans paroles. Y'en a les clients sont à poil, d'autres les mecs osent à peine se branler. Moi je passe, je discute, je monnaye. Rien en dessous de 15 balles, à prendre ou à laisser. Une demi-heure minimum entre deux clients, le temps de se refaire. Parce que le jus, ils veulent le voir. Impératif. Au moins quelques gouttes, faut que ça gicle.

C'est là, c'est chez moi. Souvent j'y dors, ça m'économise l'hôtel. Huit ans que ça dure. Ce que j'attends? Je sais pas. Tapin on s'y fait très vite. Je crois pas avoir beaucoup changé. Mais y'a des mecs qui disent que maintenant je joue les durs, que ça entre petit à petit, que je deviens pute en dedans. Que bientôt j'en serai une cent pour cent. Sauf lui, mon Transparent. Lui, il dit que je m'éteins petit à petit, il dit que « ma grâce s'étirole », que « mon ange est malade ». Dit ça en me regardant, avec son air doux, comme s'il était amoureux, lui, peine à bander et peine à jouir. Dit ça mais paye, des fois. Cash. Lui aussi.

Disent ce qu'ils veulent. Pensent ce qu'ils veulent, la cité, le bled, la mosquée, les clients. Font chier, tous. Et le Transparent aussi.

Font chier.

3

AYUB. – Ils disent que j’ai blasphémé. Blasphémé le prophète. Dans ma chambre à l’université, ce vendredi d’octobre.

Je rangeais mes livres sur l’étagère, ces livres que lui n’aimait pas, dont il détournait les yeux avec agacement, chaque fois qu’ils tombaient sous son regard. Souvent, fatalement, la chambre est si petite. Il parlait avec plus de force que d’habitude. Plus d’arrogance. La voix encore plus haut perchée, presque à s’en étrangler. Marchait sans trêve d’un mur à l’autre, quatre pas dans un sens, quatre pas dans l’autre, sans arrêt ; fourrageait à deux mains dans sa barbe, énervé, furieux. Bégayait, m’appelait « mon ami » avec une haine toute neuve, terrifiante.

Il m’a rendu l’argent. M’a dit qu’il n’aurait pas dû. Qu’un musulman ne devrait jamais accepter de prêt d’un infidèle. J’ai dit que c’était si peu. M’a hurlé que c’était déjà trop. Bien trop.

M’a dit qu’il l’avait vue chez son cousin. Qu’elle était d’une beauté toujours aussi perfide. Qu’on ne se méfie jamais assez du démon femelle. Qu’elle avait des yeux à perdre à jamais l’homme le plus pur. Le plus saint. Qu’elle avait déjà dû en perdre beaucoup, et des plus honorables. Que son cœur d’homme souffrait déjà tant pour ces frères égarés. A dit qu’elle avait demandé de mes nouvelles. A dit. Est parti. En claquant la porte.

J’ai fini de ranger mes livres, me suis lavé les cheveux et la barbe, ai déjeuné de deux galettes de blé, mais ça ne passait pas, ne voulait pas passer, l’inquiétude, déjà, l’angoisse.

Ils n’ont pas frappé. Sont entrés avec fracas. Le chef m’a expédié d’une gifle sur le lit, puis m’a craché au visage. M’ont tous craché au visage, les quatre, l’un après l’autre. M’ont traité de fiente de porc. Ont tout renversé dans la chambre, ont arraché les images saintes des murs, ouvert les évangiles, craché dedans, les ont jetés.

M’ont passé les menottes, traîné à la Jeep. M’ont maintenu au sol, sous leurs pieds, en riant et en crachant, régulièrement. M’ont descendu au poste, m’ont giflé, m’ont tiré par les cheveux jusqu’à la cellule. M’ont laissé les mains attachées jusqu’au lendemain, sans nourriture. Mais ne m’ont pas retiré le seau. Heureusement. J’avais si peur, je n’arrêtais pas de pisser.

Juste après le viol, la première nuit, ils m’ont renversé le seau sur la tête.

4

HENRIETTE, *vieille*. – Sur le coup, un couinement de vieux goret qu'en revient pas. Il a ouvert grand les yeux, m'a regardée ahuri, s'est regardé la bedaine, et a vu mon poing dedans, avec le couteau qui lui touillait les tripes. S'est mis à gueuler comme le vieux verrat qu'il était, de toutes ses forces, à s'en péter les veines du cou, les yeux injectés de rage, m'a pris le poing à deux mains, pour le sortir de sa panse, mais il pouvait déjà plus. Trop tard. La mort entrait vite. Il a renoncé. M'a fixée de ses yeux abrutis qui viraient jaunes, vitreux. Alors, avant qu'il passe, je lui ai crié au groin : Tiens ! T'en voulais quatorze, t'en as eu quatorze ! V'là le quinzième ! Quel effet ça te fait d'en avoir un dans le ventre, hein ? C'est si bon que ça, tu trouves ? Crève, vieux sac à merde !

Il a essayé de parler, a gargouillé deux ou trois bruits, puis son menton est retombé sur ses mamelles. Alors, dans la rage qu'il soit mort si vite, sans que j'aie pu tout lui dire, tout lui cracher à la gueule, j'ai coupé sa queue, d'un coup, avec le couteau, puis deux bons coups sous les couilles, jusqu'à la garde, et je lui ai fourré son machin dans le cul.

5

AYUB, *derrière les barreaux*. – Non maman, non. Pas lui. Pas le juge. Pas la peine. Il ne t'écouterà pas. Mais un bon avocat, ça oui, c'est important. Prends-le plutôt musulman, si tu en trouves un qui veuille bien défendre un chrétien. Mais qui veuille vraiment, hein, ne te fais pas avoir. Fais attention à ton argent. L'argent, tu sais bien qu'il n'y a que ça qui les intéresse chez nous. Pour le reste...

LA MÈRE, *voilée*. – Oh, pour le reste, ils nous effaceraient bien du pays d'un coup de torchon, s'ils pouvaient. Mais l'argent, on n'en a pas beaucoup... Et où trouver cet homme ? Je suis une femme simple, moi, et ton pauvre père... À qui pourrais-je demander de l'aide?... Est-ce que ça existe encore, dans ce pays, un homme prêt à défendre les gens comme nous?...

Il y aurait bien...

AYUB. – Oui ?

LA MÈRE. – Il y aurait bien Monseigneur John...

AYUB. – Maman ! Tu n'y penses pas ! Un évêque ! Mais c'est parce que je suis chrétien qu'ils veulent ma peau ! Un évêque pour me défendre ! Tu veux les rendre fous !

LA MÈRE. – Je ne sais pas mon petit, je ne sais pas... Peut-être pas pour te défendre directement, mais... Il est très connu. Et puis, il a l'habitude de leur parler. Il nous a toujours protégés, autant qu'il a pu... Et toujours dans le respect de la loi, sans violence, jamais de violence.

AYUB. – L'apôtre de la non-violence, oui, lui aussi... Comme l'autre, de l'autre côté de la frontière, il y a soixante ans... Je doute que ça lui réussisse aussi bien. De toute façon, ils se foutent de la référence. Ils haïssent les hindouistes encore plus que les chrétiens.

LA MÈRE. – Ne désespère pas, mon petit. Il faut garder confiance. Dieu veillera sur nous. Il faut garder confiance... Dis-moi, Ayub... c'est bien vrai que tu ne l'as pas dit ?

AYUB. – Quoi ?

LA MÈRE. – Ce qu'ils te reprochent. Les mots sur le prophète... le blasphème... Tu n'as rien dit, n'est-ce pas ?

AYUB. – Maman !

LA MÈRE. – C'est bien, mon fils, je te crois. On a la vérité avec nous. Tu seras libre, c'est sûr tu seras libre.

AYUB. – Tu le sais maman, dans ce pays, c'est la bouche d'où elle tombe qui fait la vérité. Une parole d'or dans une bouche musulmane devient bouse dans celle de l'infidèle. Pour eux, c'est un cul de vache que nous avons sous le nez.

LA MÈRE. – Ayub ! Ayub ! tais-toi ! Les gardiens... Je t'en prie ! J'espère que tu te tiens bien, hein. Et qu'ils ne te font pas trop de misères. Ils ne sont pas trop durs ? Ils ne te battent pas, quand même ?

AYUB. – Rassure-toi. Ils se contentent de m'insulter, de m'humilier, tu les connais. Mais rien qu'en paroles, ils ne m'ont jamais touché. Et sois sans crainte, je ne leur en donnerai pas l'occasion.

LA MÈRE. – Mais tu marches mal... On dirait que tu as mal aux reins... Veux-tu que je t'envoie un médecin?... La fille de notre voisin, l'infirmière?

AYUB. – Une infirmière?! Imagine ce qu'elle risquerait en entrant ici! Tu connais leur mépris pour ces femmes qui touchent le corps des hommes... L'amener ici pour soigner un chrétien, blasphémateur de surcroît!

Non, ni infirmière ni médecin, je ne suis pas malade. Je me suis simplement engourdi cette nuit... La cellule est froide.

LA MÈRE. – Tu veux une couverture?... Un gilet?... Ton pantalon épais?

AYUB. – Essaie toujours... S'ils ne les gardent pas...

LA MÈRE. – Oh mon fils, ça fait tellement mal de te voir ici. Je n'arrête pas de pleurer... Et ton père, ton pauvre père... Dès qu'il rentre à la maison, le seuil à peine passé, c'est un puits de larmes, ça déborde sans fin... Je n'aurais jamais cru qu'il y avait autant de larmes dans cet homme... Des larmes sans bruit, qui coulent sans arrêt, quoi qu'il fasse... Il pleure comme ça, tout le temps... Et jamais un mot, jamais... Il ne veut même plus prier.

AYUB. – Dis-lui... Dis-lui.

6

Henriette jeune, pleurant, visage défait. Elle est assise dans son lit, à côté de son mari qui se déshabille.

LE MARI. – Onze! Quoi onze? Et alors? Tu remets ça? J'te l'avais dit, non? quand on s'est mariés: «J'en veux quatorze.» J'te l'ai pas

dit une fois, mais dix, mais cent. T'y as pas cru, c'est ton affaire. Moi quand j'parle, c'est du béton, faut me croire. J'ai dit quatorze, et à moins qu'un de nous deux crève avant, on ira jusqu'à quatorze, tu peux être sûre.

HENRIETTE. – Mais enfin... pourquoi autant... À quoi ça rime? Tu veux

LE MARI. – Basta! J'ai dit Basta! On va pas recommencer tous les soirs! Et puis de quoi tu te plains?... T'es aidée! T'as qu'à faire travailler davantage les grandes, c'est pas moi qui t'empêche. Et t'as tout l'argent des allocations. Oublie pas que je te retiens rien là-dessus.

HENRIETTE. – Mais tu voudrais retenir quoi? C'est même pas assez. Tu crois que ça suffit à faire vivre onze gosses? T'as vu ce qu'ils ont sur le dos? Les petits finissent les vieilleries des grands, ils connaissent pas le neuf. Sans parler de leurs yeux, avec des cernes comme des mains d'homme en dessous. Ils rient jamais tes enfants, t'as pas remarqué? Ils rient pas parce qu'ils ont peur, les petits des grands, et puis tous de toi, et puis les grands, ceux qui travaillent avec toi, ils rient pas parce qu'en plus ils ont faim, voilà! Dix heures par jour à suer comme des cierges, dès leurs treize ans, et un soir sur deux, rien que des patates dans l'assiette, voilà!

LE MARI. – T'as qu'à boire moins. Ce qui passera pas dans le rouge passera dans les steaks, c'est pas compliqué. D'ailleurs, je voulais te dire, t'as intérêt à la mettre en sourdine côté bouteille. J'ai vu le regard des gens. Ça commence à jaser, m'a dit Alfred. Alors fais gaffe, hein. J'srai pas le mari d'une soûlarde, pas moi! pas le père Poulard! (*Il lui montre son poing*;) Et si tu tiens à faire connaissance avec l'ami merlin, t'as qu'à te laisser glisser sur cette pente. Saura te redresser, lui, fais-moi confiance.

HENRIETTE. – Oh ça, ça sera pas la première fois.

LE MARI. – Justement. Mais je crois que t'as encore rien vu. J'ai mon honneur dans cette masse, et mon honneur, le merlin, il aime pas qu'on en rigole.

Quand je pense qu'on sait même pas d'où ça sort. On lui donne un nom, une famille, une respectabilité, et ça passe son temps à gémir!

Et ça vous use la cervelle à coups de pleurnicheries. Et vlan! Et vlan!
Et vlan!... T'étais quoi avant moi, hein? T'étais qui?

HENRIETTE. – J'avais ma tante! J'étais pas personne!

LE MARI. – Ta tante? Tu parles! L'aînée de la maison où on t'a placée, à douze ans! T'es une fille de l'Assistance, t'as oublié? Une giclée de nulle part dans un con sans matricule, voilà c'que t'es. (*Henriette éclate en sanglots.*) Oh! Va chier avec tes reniflades! Tu m'impressionnes pas. Y'a plus malheureuse que toi, tu peux me croire. Et puis fais moins de bruit, les gosses pourraient t'entendre. (*Henriette s'efforce de pleurer moins fort. Il se frotte grossièrement la queue avant de se glisser dans le lit, position allongée.*) Allez, couche-toi. (*Henriette ne bouge pas. Sous les draps, il la saisit par la cuisse, et la tire violemment pour qu'elle s'allonge.*) Voilà. Comme ça c'est mieux. (*Il éteint la lampe de chevet. Noir complet sur la scène. Henriette ne pleure presque plus. Lui.:*) Écarte.

HENRIETTE, *voix désespérée, un cri suppliant à la limite de l'audible.* – Noon!

Silence.

LE MARI. – Écarte!

7

MALIK. – Tiens! Mon Transparent!

LE TRANSPARENT. – Tu n'en as pas marre de m'appeler comme ça?

MALIK. – Mais c'est toi qui m'as dit, la première fois, tu te rappelles pas?

LE TRANSPARENT. – Pas tout à fait.

MALIK. – T'as dit que t'étais gaulé comme un portemanteau qui fait ramadan. Et que pour un peu, on te verrait le jour à travers... Alors Transparent, c'est quand même pas si loin.

LE TRANSPARENT. – Si tu veux.

MALIK. – C'est ta faute. C'est toi qui as exagéré. Je sais bien que t'es pas si gringalet que tu le dis. Et puis (*il lui porte la main au sexe*;) y'a un endroit où tu te rattrapes pas mal, hein, Mister boa !

LE TRANSPARENT. – Ni boa, ni constrictor – heureusement, tu te rends compte!
Pourquoi mens-tu ?

MALIK. – Je mens ?

LE TRANSPARENT. – Oui tu mens. Tu sais bien que ce n'est pas vrai. J'ai une queue tout à fait ordinaire, hélas, et même un peu en dessous de la moyenne. Il est clair que, par rapport à toi, je manque d'expérience, mais je dispose tout de même de, comment dire, de quelques éléments de comparaison. J'ai passé les quarante balais, n'oublie pas.

MALIK. – « Des éléments de comparaison », voyez-vous ça. Mais tu te dévergondes, dis donc. C'est pas bien du tout !
C'est vrai mais ça fait rien. C'est pas la plus costaude, mais pour moi c'est la meilleure. Je l'aime bien.

LE TRANSPARENT. – La meilleure, vraiment ?

MALIK. – Oui, enfin... « une » des meilleures, quoi... Y'en a d'autres.

LE TRANSPARENT. – Ah. Je me disais aussi.

8

AYUB. – Vraiment, maman, je ne crois pas. Ça ne fera qu'aggraver ma situation.

LA MÈRE. – Mais il est disposé à venir... Et ton père est d'accord... Je n'arrive pas à te trouver d'avocat. Ils demandent tous des sommes !

AYUB. – Il faut chercher encore, vous devez en trouver un.

LA MÈRE. – Mais par le Chri... (*Regard apeuré des deux vers les gardiens.*)
Mais où veux-tu que je le trouve? Où?

AYUB. – Je ne sais pas. Je... Je n'en ai pas la moindre idée... Je ne sais vraiment pas.

LA MÈRE. – Nous n'avons pas le choix, mon fils. C'est lui ou personne. Personne. Si on ne fait rien, s'il ne prend pas la parole, tu connais leur justice. Tu sais ce qui risque d'arriver.
Et je ne veux pas, Ayub... Je ne veux pas. J'en mourrais.

AYUB *regarde sa mère, prend à travers les barreaux son visage entre ses mains.* –
Comme tu voudras, petite maman, d'accord.
Quelle malédiction d'être nés dans ce pays. C'est à croire que Dieu nous y a jetés parce qu'il ne supportait plus notre vue.

LA MÈRE. – Ayub! Dieu nous entendra. Si l'évêque lui demande, il nous entendra.

AYUB. – Ainsi soit-il...

LA MÈRE. – On t'a bien donné la couverture (*Ayub fait oui de la tête*)
et le pantalon? (*Ayub réitère*)... Et les beignets? Tu as aimé les beignets?
Je les ai faits comme tu préfères... Ça t'a plu?

Visage étonné d'AYUB, puis. – Oui maman. Merci. Merci beaucoup,
ça m'a rappelé la maison. Ça fait du bien.

LA MÈRE. – Tant mieux. Alors, je t'en rapporterai.

AYUB *va pour la dissuader d'en refaire, mais réprime son mouvement.* – C'est
ça. Ce sera très gentil. Merci.
Mais... Je crois qu'il est temps que tu t'en ailles, maintenant. C'est
l'heure. Ne leur donne pas l'occasion...

LA MÈRE. – Bien sûr, mon garçon, bien sûr. J'y vais. À bientôt, Ayub,
dans trois jours – non – deux jours. Pas plus de deux jours. À bientôt.

9

MALIK. – On va dans une cabine?... Je te fais moitié prix! (*Sortant un billet de sa poche:*) Je te paye !

LE TRANSPARENT. – Tu t'es déjà fait un client. Au moins un. Non, garde ton argent, nous ne sommes pas encore collègues. De toute façon, dans la cabine, tu te débrouillerais pour me faire les poches. (*Devant la face indignée de Malik:*) Excuse-moi. Je sais bien que tu ne le ferais pas... pas à moi. (*Ils rient tous les deux.*)

MALIK. – T'as pas ta sacoche aujourd'hui? Ta grosse sacoche pleine de gros livres pour ta grosse tête. À quoi on pense, Mōssieur l'intello? On oublie son outil de travail?

LE TRANSPARENT. – Ça aussi ça te plaît, hein? Ce n'est pas si souvent que tu peux te payer un prof.

MALIK. – Détrompe-toi: presque la moitié des clients de ma boutique. Les trois B: très blancs, très bavards, très branlette. Mais toi, c'est la crème, c'est vrai. C'est pas tous les jours que je reçois les honneurs de l'université.

LE TRANSPARENT, *prenant Malik par la taille, de dos, ses lèvres collées à sa nuque.* – Malik... Malik... Tu sais bien que j'ai horreur de ces putains de cabines... Malik... Dis oui cette fois, je t'en prie.

MALIK. – Si c'est ce que je pense, tu connais la réponse.

LE TRANSPARENT. – Mais pourquoi? On sera tellement mieux chez moi... Je te donnerai l'argent. Tu veux combien? (*Malik se tait.*) Mais qu'est-ce qui a pu te déplaire? Qu'est-ce que j'ai fait?... Pourquoi ne veux-tu pas revenir? (*Silence de Malik.*) Ça te plaît à ce point de te faire tringler par ces connards? (*Malik se raidit.*) Pardonne-moi! Pardonne-moi... Je baise si mal?

MALIK. – Tu sais bien que non... Tout le monde ne s'applique pas autant que toi... Surtout avec un tapin.

LE TRANSPARENT. – Alors quoi? La literie...le petit déj... des acariens?

MALIK. – Ici c'est plein de puces et de morpions. Et même des poux, des fois. T'as intérêt à faire gaffe où tu te poses... Non... Tout était parfait. Tout. Tellement parfait que ça faisait peur... Jusqu'aux miettes du croissant dans ta barbe du matin... Cherche pas. Je veux pas, c'est tout. Je dois me faire de la thune.

LE TRANSPARENT. – Comme tu voudras. (*Il l'embrasse derrière l'oreille, s'en détache :*) Je crois que je vais aller faire un tour dans une cabine. Il y a peut-être un bon film quelque part.

MALIK. – La quinze. Homos latinos, des « étalons de bronze » comme tu les aimes.

LE TRANSPARENT. – Merci. Qui sait, peut-être changeras-tu d'avis. Ou alors... Ou alors un bel inattendu poussera ma porte pour un moment torride et inoubliable.

MALIK. – C'est tout le mal que je te souhaite.

LE TRANSPARENT. – C'est trop de bienveillance, petit con. (*Il quitte la scène.*)

MALIK *reste un long moment à regarder dans la direction où il a disparu. On le sent frustré, malheureux, en révolte contre lui-même. Il se saisit d'un panneau en contre-plaqué posé contre le mur. – Au taf !*

10

Trois chaises, une table de cuisine avec cafetière, bouteille d'alcool, tasses, verres, gâteaux. Henriette jeune porte un manteau.

LA TANTE. – Alors ma petite, encore un coup.

HENRIETTE. – Eh oui, Tata, encore un coup. Ça me fera le douzième.

LA TANTE. – Misère... Et lui? Qu'est-ce qu'il en dit?

HENRIETTE. – Tu le connais. Il en peut plus de s'admirer dans mon ventre. Il trouve même que j'arrondis pas assez vite.

LA TANTE. – Misère d'homme.

HENRIETTE. – Chiennerie, saloperie, merderie d'homme!
Elle jette un œil rageur sur la bouteille et veut s'en saisir.

LA TANTE. – Henriette !

HENRIETTE, *laissant retomber son bras.* – C'est pour aider. Ça aide à pleurer. Sans ça, j'arrive même plus à me sortir une larme. J'ai tout l'intérieur en pierre ponce. Ça racle, là-dedans, ça racle !

LA TANTE. – Mon pauvre petit. Te voir comme ça. Qui aurait cru, il y a vingt ans ?

HENRIETTE. – Il y a vingt ans, j'en avais dix-sept. Ce qu'on peut être bête, à dix-sept ans ! Et puis... et puis c'est vrai qu'il était si beau... si fort ! Un homme déjà.

LA TANTE. – Et toi...

HENRIETTE. – Moi ? Tu sais bien. L'assistance, pas de mère, pas de père... Rien que toi, à partir du moment où j'ai été placée chez les Berteaux. Alors tu penses, un homme avec une famille depuis des générations, des deux côtés ! Quel miroir, quelle forêt de miroirs pour la pauvre alouette sans cervelle d'Henriette ! Il aura pas eu à bonimenter longtemps.

LA TANTE. – À l'époque, j'aurais dû

HENRIETTE. – T'aurais dû quoi ? Mais tu n'y aurais rien pu, ma pauvre tante. Souviens-toi, j'étais si amoureuse. Et ça te rendait tellement heureuse de me voir comme ça. Tellement que ça me bouleversait. Il y a peu de vraies mères qui se réjouissent autant du bonheur de leur fille.

LA TANTE. – Si j'avais pu prévoir, je lui aurais fait moins bonne figure.

HENRIETTE. – Ça aurait pas changé grand-chose... Il aurait réussi à m'éloigner de toi. Et je me serais retrouvée...

Au fait, tu sais ce qu'il m'a dit, quand il a voulu mettre celui-là en route? Tu sais ce qu'il m'a dit? Il m'a dit que j'étais rien! Personne! Une giclée de semence dans le vide! Et que toi tu avais eu pitié par hasard, parce qu'on m'avait jetée où tu te trouvais. Il a dit ça. Il a dit ça!

LA TANTE. – L'ordure! La chose infecte. (*Elle se lève et prend Henriette dans ses bras.*) Ma fille. Ma petite fille.

HENRIETTE. – Oui, ça il y changera rien. Il changera rien à nous deux. Même si on n'est pas du même sang, c'est pareil. Comme une fille et comme une mère... C'est rien qu'un mot « comme », hein, Tata... Rien qu'un mot de rien...

LA TANTE. – Un mot de rien, ma chérie, de rien... Un mot qui n'existe pas... Crois-moi, il n'existe pas.

11

L'ÉVÊQUE, *la main tendue à travers les barreaux vers la tête d'Ayub.* – Pourquoi te dérobes-tu? As-tu perdu ta foi dans notre Seigneur?

AYUB, *regardant dans la direction des gardiens.* – Je vous en prie, Monseigneur...

L'ÉVÊQUE. – C'est ce qu'ils veulent, Ayub. Que tu renonces. Que nous renoncions tous. Il faut tenir, au contraire. Montrer notre courage, montrer notre force. Proclamer que nous n'avons pas peur.

AYUB. – J'ai peur!

L'ÉVÊQUE. – Notre église est puissante de ses martyrs. C'est une sainte cohorte

AYUB. – Je ne veux pas être un martyr! Je ne veux pas mourir! Tout ce que je veux, moi, c'est sortir d'ici. Un point c'est tout. Sortir! vivre! vous m'entendez?

L'ÉVÊQUE. – Je t'entends, mon garçon... J'entends mon pauvre fils qui tremble de peur... Et je comprends sa peur. (*Son bras s'abaisse lentement.*)

Soit. C'est donc de la pensée que je te bénirai. (*Il se recueille un instant, les mains jointes.*)

Ta mère m'a dit qu'elle ne te trouve pas d'avocat. Je n'en suis pas vraiment surpris, ce qu'on te reproche est très grave.

AYUB. – Je vous jure

L'ÉVÊQUE. – Ne jure pas. À quoi bon jurer? Je te connais, et te sais garçon de bon sens. Comment imaginer que tu aurais pris ce risque fou de... Si ta mère ne te trouve pas d'avocat, j'essaierai d'assurer moi-même ta défense. Il n'est pas sûr qu'ils m'y autorisent – la loi ne prévoit pas ce cas. Mais j'essaierai.

AYUB. – Il faut en trouver un. Il faut trouver un avocat.

L'ÉVÊQUE. – Peut-être en commettront-ils un d'office.

AYUB. – Vous savez ce que cela veut dire.

Silence.

L'ÉVÊQUE. – Aie confiance, mon garçon. Tout n'est pas joué. Loin de là. Et les voies du Seigneur

AYUB. – S'aventurent rarement jusqu'en nos montagnes.

L'ÉVÊQUE. – Ayub! Ne désespère pas, mon fils. Je t'en supplie, sinon c'est la défaite assurée!

AYUB. – Elle est assurée depuis le jour où ils m'ont arrêté.

L'ÉVÊQUE. – As-tu des témoins?

AYUB. – Des témoins?

L'ÉVÊQUE. – Oui. Quelqu'un qui pourrait démentir le blasphème dont on t'accuse... Avec qui étiez-vous, dans ta chambre?

AYUB. – Personne. Il n'y avait que lui et moi.

L'ÉVÊQUE. – Donc...

AYUB. – Donc c'est sa voix contre la mienne. Et la justice islamique est régie par la charia. Et la charia stipule qu'il faut deux voix de non musulmans pour égaler la voix d'un seul musulman.

C'est sa voix pleine et entière contre ma demi-voix. Je suis perdu.

L'ÉVÊQUE. – Non! Non tu n'es pas perdu. La charia est la charia... Mais nous en appellerons au monde, à l'Occident... Nous ferons entendre notre voix jusqu'à Rome... Jusqu'à Washington !... Dieu ne nous abandonnera pas... Aie confiance. Je t'en conjure, aie confiance !

AYUB. – Vous doutez autant que moi.

L'ÉVÊQUE. – Je ne doute pas.

AYUB. – Votre foi et votre rang vous l'interdisent. Votre connaissance de ce pays vous y oblige.

L'ÉVÊQUE. – Souhaites-tu que je transmette un message à ta mère, à ta famille? N'as-tu besoin de rien?

AYUB. – Je n'ai besoin que de liberté. C'est un miracle hors de leur portée, et hors de la portée de Dieu. Dites-leur ce qu'ils savent. Que je les aime. Et que je sais qu'ils m'aiment.

L'ÉVÊQUE. – Ne leur demanderas-tu pas de prier?

Ayub ne répond pas.

12

LE TRANSPARENT. – C'est pas vrai !... Encore cette foutue planche !

MALIK. – Du calme, man, du calme. Tiens, aide-moi plutôt. (*Il lui fait tenir le panneau.*) Il faut que je me rhabille.

LE TRANSPARENT. – Mais, pourquoi ne vous enfermez-vous pas dans une cabine, comme tout le monde? Dans cette salle, n'importe

qui entre et sort... Et tout le monde sait ce que tu fais derrière cette planche.

MALIK. – Et t'as pas encore compris que c'est ça qui les fait kiffer? Le premier con venu pourrait m'arracher la planche des mains, il aurait vue directe sur l'action. Et c'est ce risque-là, ce danger, qui les fait bander. Bien plus que les billets qu'ils me fourguent à la fin. C'est comme ça, man. Point barre. Sois gentil, me prends pas la tête.

LE TRANSPARENT. – Malik...

MALIK. – Man !...

Alors, les latinos, c'était bien? On a eu sa petite trique? (*Silence du Transparent.*) Tu fais la gueule? (*Il sort de derrière le panneau et va pour prendre le Transparent dans ses bras, mais s'en retient.*) Mais tu veux quoi, à la fin? C'est mon taf, tu sais bien. Tu sais que j'ai pas le choix: l'hôtel, la bouffe, la bière, le shit, tout ça grâce à ma queue.

LE TRANSPARENT. – Et à ton cul.

MALIK. – Et à mon cul, *oui*. C'est ma vie et j'en voudrais pas d'autre.

LE TRANSPARENT. – Bien sûr que si.

MALIK. – Arrête.

LE TRANSPARENT. – Tu vaux mieux que

MALIK. – Arrête!

LE TRANSPARENT. – Alors qui, cette fois? Quel genre?

MALIK. – Ça t'intéresse vraiment? Un bon petit père de famille. La cinquantaine. Un européen. Tombé là par hasard – dit-il. En fait, je l'ai déjà vu plusieurs fois. Il a déjà graissé Jérôme et Salim. Mégote pas sur la thune. Un peu long à venir, mais ça vaut le coup de patienter... En plus, pas très bien monté. Excellent ça, c'est à peine si je l'ai senti.

LE TRANSPARENT. – Quel dommage! À tout prendre, autant

MALIK. – J'aime pas, tu sais bien. J'aime pas me faire mettre. Dix, quinze, vingt centimètres ou plus dans le cul, c'est rien qu'une plus

ou moins grosse envie de chier, qui vous passe dès que le mec s'est craché, c'est tout. J'ai jamais pris mon pied à ce genre de truc.

LE TRANSPARENT. – Là, c'est moi qui te dis d'arrêter.

MALIK. – ?

LE TRANSPARENT. – Arrête. Je te rappelle qu'une fois, au moins une fois, tu as apprécié. (*Malik va pour protester, il le coupe.*) L'oreiller était plein de ton foutre et tu t'es à peine branlé. Tu as aimé – non! – tu n'as pas aimé, tu as *adoré*. Et tu n'as jamais été aussi beau. C'est pour ça que tu ne veux pas revenir?

MALIK. – Pense ce que tu veux, Ducon !

LE TRANSPARENT. – Inutile d'être grossier.

MALIK. – Et toi, arrête de me faire chier!
Et commence par reposer ce panneau. T'as l'air d'un bougnoul qui attend les ordres du chef de chantier. Inverse pas les rôles.

LE TRANSPARENT, *reposant le panneau contre le mur et le considérant.* – Mon mur des lamentations...

MALIK. – T'es juif?... T'es pas coupé!

LE TRANSPARENT. – Bien sûr que non, je ne suis pas juif, mais... Chacun son temple. Chacun son dieu.

MALIK. – Houlà, tu redeviens intello. J'aime pas trop, j'ai toujours du mal à te suivre.

LE TRANSPARENT. – Et ça t'arrange bien de ne pas y arriver.

MALIK. – Je te paye un pot? Maintenant que je me suis refait.

LE TRANSPARENT. – Non. *Je t'invite. Avec mon argent.*

MALIK. – Comme tu voudras... Mais attends. Je file aux chiottes me laver. J'ai l'impression que le mec a pas bien contrôlé.

LE TRANSPARENT. – Il avait une capote ?

MALIK. – Évidemment. Mais, je sais pas, quand il s'est retiré, j'ai senti comme du mouillé.

LE TRANSPARENT. – Il a joui dedans ?

MALIK. – Ils jouissent tous dedans, c'est pour ça qu'ils paient.

LE TRANSPARENT. – Et la capote ? Tu as vu la capote ?

MALIK. – Panique pas, man, elle est là. Y'a qu'à chercher. *(Il sort un briquet de sa poche, l'allume et cherche par terre.)* Ce que c'est mal éclairé, dans ce trou. Elle va pas être difficile à trouver, c'était le premier latex de la soirée... Tiens, le voilà, ton bocal à sida... Voilà, petit père. *(Il se penche davantage, et se tait.)*

LE TRANSPARENT. – Malik ? *(Silence.)* Malik ? ! *(Il se penche à son tour, comme pour se saisir du préservatif.)*

MALIK. – Touche pas !

LE TRANSPARENT. – Je veux voir.

MALIK. – Touche pas, je te dis. *(Il prend l'objet entre ses doigts, et l'observe de près.)* Ouais. Pas de bol.

Ils se regardent. À l'écart, apparition de la mère de Malik, qui se prend le visage dans les mains. Elle porte le même voile que la mère d'Ayub.

13

Henriette jeune et sa tante sont assises à la table de cuisine.

LE MARI. – La Tante ! Vous êtes là !

LA TANTE. – Vous voyez.

LE MARI. – T'aurais pu me prévenir.